

Simone BARBE

J'avais dix-sept ans
=====

Chapitre Premier

Nous vivions à la campagne, exploitant un petit vignoble. J' avais un frère de dix-neuf ans qui faisait son service militaire et une soeur de quinze ans.

3 Septembre 1939.

Toutes les cloches avoisinantes, comme toutes les cloches de France, sonnent le tocsin. La guerre vient d'éclater. Adolescente de douze ans, je ne mesure pas réellement tout ce que cela peut représenter.

Et pourtant, bien des années plus tard, deux souvenirs resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

Chapitre Deuxième

Mon frère, en tant qu'appelé, doit partir d'office à la bataille. Je vois alors ma mère se prendre la tête entre les mains et pleurer à chaudes larmes. Mon père, quant à lui, se roule sur son lit en criant " MARC, MARC " C'était mon frère. Nous ne l'avions jamais vu pleurer. Impuissantes, ma soeur et moi assistons à une scène terrible, scène qui devait se dérouler dans bien des foyers.

Dès le lendemain, mon père reçut une convocation le contraignant à amener notre cheval "une jument de quatre ans appelée Coquette" à la gare afin de l'embarquer dans les wagons à bestiaux en direction du front donc des combats. Nous n'aurons plus jamais de nouvelles de cette pauvre bête que nous aimions pourtant énormément. Le seul souvenir qu'il me reste est un

fer à cheval tombé de son sabot et que
je garde précieusement depuis.

Les combats durèrent jusqu'en 1940. Il
y eut des morts, des blessés et beaucoup de prisonniers
Mon frère a la chance de revenir sain et sauf...
Puis il se maria et partit vivre chez sa femme à
environ deux kilomètres de chez nous. L'année suivante
ce fut le tour de ma soeur mais elle resta dans la
famille avec son mari.

Notre gouvernement nous a vendu et
les allemands arrivent rapidement à Paris.
A la suite de cela ils envahissent une partie
de la France. La ligne de démarcation se
trouve alors à quatre kilomètres de chez nous.
Nous sommes encore en pays non occupé; ce qui
ne signifie pas libre.

Novembre 1942: Les allemands envahissent le
reste du pays.

A partir de cette date fatidique, Terreur et
Horreur deviennent définition de notre vie
quotidienne. Beaucoup de français et de juifs
sont déportés, torturés et fusillés par les

allemands et les collabos pour n'avoir pas collaboré avec eux. Les maquis se forment alors un peu partout dans le pays, par petit groupe, en se cachant dans les bois. Ils étaient ravitaillés clandestinement en armes par des parachutistes anglais...

Lors d'une dénonciation par des traîtres. fusillades et représailles sont inévitables .
Les années pendant lesquelles ce calvaire dura, correspondent à un véritable enfer.

Chapitre troisième

1944: L'année de mes dix-sept ans

Très souvent de cet âge ne restent que des des bons souvenirs, ou presque...
Pour moi c'est tout autre chose et je n'ai pas eu droit à ces années d'insouciance.

Nous sommes au mois de mai, toujours sous l'occupation allemande. Lors de ce bel après-midi de printemps, nous voyons soudain arriver une citroën noire avec quatre hommes à bord qui demandent à parler à mon père. Après l'avoir contacté, ils s'éloignent de nous, car " j'étais avec ma soeur " et discutent un grand moment. Puis ils reprènent le chemin du retour.

On a appris par la suite qu'il s'agissait de résistants, dont Max LAFOURCADE, très connu pour ses exploits contre les allemands. Ils étaient là afin de nous demander de les héberger durant quarante-huit heures. Ils vivent ainsi dans la clandestinité.

Ils arrivent un soir à la tombée de la nuit et on peut compter quarante-deux hommes. Nous avons préparé toutes les trois, ma mère, ma soeur et moi, un bon repas et dressé plusieurs tables dans la grange. C'est ainsi que les paysans trouvent l'espace des grandes réunions de famille.

Cela dure deux jours et deux nuits. Nous avons aussi cuisiné de bons gâteaux et à leur départ nous avons sabré le champagne. L'ambiance est bonne, mais nous les trouvons trop imprudents. Notre ferme se trouve à trois cents mètres de la route qui relie Castelmoron à Sauveterre, entre bois et vignes.

Ils sortent durant la journée, s'assoient sur le capot de leur voiture, mitrailleuse au poing, et circulent aisi dans les environs. Cela peut nous compromettre. Les allemands ne badinent pas du tout quand ils attrapent maquisards ou coopérants. C'est la torture et la mort assurée. C'est pourquoi, quand Max LAFOURCADE nous demande d'accepter un parachutage d'armes dans notre propriété, mon père, déçu de leur manque de discrétion, refuse. Nous n'avons aucune défense. En réalité, nous sommes impuissants et constituons une belle cible pour les allemands.

Avant leur départ, Max LAFOURCADE me demande de lui coudre une grande croix de Lorraine tricolore à l'intérieur de sa veste. Presque un demi-siècle plus tard, je revois encore cette scène comme si c'était hier.

Tout ce petit monde part ensuite chez d'autres bons français, qui, tout comme nous, veulent bien prendre le risque de les aider.

Chapitre Quatrième

Notre maison se compose d'un étage où dorment mes parents, ma soeur et mon beau-frère. Moi je dors au rez-de-chaussée.

Un mois passa. Nous sommes dans la nuit du dix au onze Juillet 1944.

Nous entendons soudain, dans le silence de la nuit, des avions passant à basse altitude. J'ouvre alors ma fenêtre et je vois se balancer sur un tas de paille, le reflet de grosse lumière. J'en avertis mes parents sur le champ. Nous sommes alors cloués sur place d'émotion et peut-être aussi de peur.

Un nuage de parachutes s'abat partout autour de notre maison tombant dans les vignes et dans les prés. Nous entendons une voix nous dire: " N'ayez pas peur, c'est le groupe LAFOURCADE ". C'est alors que nous reconnaissons notre équipe qui venait de passer ~~en~~ outre le refus de mon père.

Ils nous demandent d'atteler notre bétail afin de ramasser les bidons d'armes parsemés partout dans les champs. Nous nous executons. La lune éclairait quasiment comme en plein jour. Durant deux bonnes heures, on ramasse et entasse les armes devant la porte. Il est approximativement trois heures lorsque nous entendons deux coups de feu tirés du bout de la route. Nous avons peur. On a beau être courageux devant le danger, le courage nous abandonne. On nous rassure quelque peu en nous affirmant qu'il s'agit de deux gardes qui ont tiré sur une patrouille allemande; celle-ci a fait demi-tour.

Mon père souhaite conseiller à un maquisard de cacher les armes dans les bois et de partir afin d'éviter l'affrontement.

Celui-ci lui braque alors son revolver sous le menton en lui disant: " Vous êtes français ou vous ne l'êtes pas? " Après ce geste et ces paroles, nous nous sommes posés bien des questions. Il y avait de bons résistants mais aussi des faux et nous n'avons jamais su qui était celui-là.

Les allemands ont un poste d'observation après Sauveterre sur la butte de Castelvieil, et, de là, ils essayent de repérer les mouvements aériens.

Une heure passe. Tout est calme. Le jour commence à pointer. Les maquisards déballent les armes reçues. Mon frère, qui avait deviné ce qui était en train de se dérouler depuis chez lui, est venu aider tout ce monde. C'est alors que, tout à coup, on entend crier " voilà les Boches " C'est ainsi que nous les appelons.